

LES DEUX FRÈRES

C'était au plus fort de l'insurrection des cipayes, en 1857. Un groupe de fugitifs s'était arrêté sur les bords de la Juma, affluent du Gange. Quelques jours auparavant, la révolte avait éclaté dans leur cantonnement. La plupart des officiers, presque toute la population européenne avaient succombé. Les survivants s'étaient alors enfuis dans les forêts et les jungles, suivis à la piste par les indigènes. Arrivés sur les bords de la rivière, ils découvrirent par bonheur deux barques dont ils s'emparèrent, les êtres incapables de combattre, femmes et enfants, prenant place dans l'une, les hommes s'installant dans l'autre à l'arrière, prêts à recevoir le choc de l'ennemi si ce dernier se présentait.

L'attaque prévue eut lieu en effet, et, pendant qu'une lutte acharnée s'engageait derrière elle, la première embarcation remonta à force de rames le courant. Elle dut s'arrêter devant un rapide, et les fugitifs descendirent sur la rive. Aucun bruit ne troublait la solitude de la plaine, mais, dans le lointain, on apercevait la fumée des incendies. Les malheureux tremblaient d'être découverts, et les mères, dans une attente anxieuse, serrèrent leurs enfants dans leurs bras.

Soudain, on entendit le galop d'un cheval, et bientôt un cavalier apparut.

Sa taille était élevée, son teint basané, sa chevelure d'un noir d'ébène ; mais ses traits, sauf la couleur de la peau, rappelaient le type européen. Le caractère de la race anglaise et ceux de la race indigène se mêlaient sur son visage ; c'était évidemment un de ces *half-cast*, ou sang mêlé, issu d'un père étranger et d'une mère hindoue, et qui étaient frappés d'un stigmate indélébile aux yeux des conquérants, et par eux impitoyablement repoussés.

Le cavalier avait aperçu les Anglaises et il venait leur offrir l'hospitalité. Elles hésitaient ; mais, sur la promesse que des émissaires seraient envoyés à la recherche de leurs parents, de leurs maris, qui montaient la seconde barque, elles se décidèrent.

Elles arrivèrent bientôt à une vaste habitation masquée par d'épais massifs. Tout de suite, on voyait que le goût d'un Européen avait présidé à sa construction, quoique la véranda, les longues galeries, les ouvertures disposées pour laisser circuler l'air et préserver des ardeurs d'un soleil dévorant, eussent été parfaitement adaptées au climat.

Une femme présentant un charmant spécimen de la grâce et de la beauté hindoues, était sur la porte regardant jouer ses enfants. Le *half-cast* lui adressa quelques mots dans la langue indigène. Alors, accourant, elle s'empara des fugitives et disparut avec elles dans l'intérieur de l'habitation.

Quand elles revinrent, sous les vêtements qui remplaçaient leurs haillons, la pâleur de leur visage rappelait seule les privations et les fatigues de leur douloureuses odyssée. Le *half-cast* les attendait auprès d'une table élégamment servie. Il faisait une soirée magnifique, une de ces soirées de l'Inde dont nous n'avons pas l'idée sous nos climats. La brise apportait les senteurs pénétrantes des fleurs et des aromates, le bulbul et le trivala semaient l'air de leurs notes harmonieuses. Mais les Anglaises, préoccupées du sort de leurs compagnons, ne songeaient guère aux beautés de la nature, et, quoique mourant de faim, elles avaient à peine la force de prendre quelque nourriture. Seuls, les enfants, avec l'insouciance de leur âge, faisaient honneur au repas.

Le maître de la maison cherchait à relever le courage de ses hôtes. Et, tout en parlant, il regardait avec attention une des Anglaises d'une beauté et d'une distinction rares. Un portrait d'homme qu'elle portait en broche attirait surtout ses regards ; la jeune femme s'en aperçut et dit, les yeux humides de larmes :

— C'est mon mari, le colonel Sampson, aux prises en ce moment encore peut-être

avec les cipayes. Ah ! que n'est-il déjà ici pour presser la main de notre sauveur !

— Si le colonel Sampson était ici, répondit le métis, il ne s'abaisserait pas à presser ma main.

— Oh ! monsieur, la reconnaissance...

— La reconnaissance ne saurait combler la distance qui sépare un baronet d'un *half-cast*.

Il prononça ces mots avec une profonde amertume.

— Celui-là, poursuivit-il, ne saurait avoir d'illusions, qui a vu un frère lui fermer ses bras et le repousser loin de lui. C'est étrange, n'est-ce pas ? et cependant, tous vos compatriotes vous diront que ce dernier avait raison ; que mon père, en se remariant avec une Hindoue, qui, par sa naissance aussi bien que par les qualités du cœur et l'esprit, pouvait cependant marcher de pair avec les plus grandes dames de notre pays, léguait à son second fils une tache ineffaçable. C'est pour échapper à l'ostracisme dont j'étais frappé que je me suis réfugié dans cette solitude. J'aurais tort de me plaindre, puisque j'ai trouvé ici le bonheur auprès d'une femme qui, suivant l'expression du poète indien, donne à mes années la rapidité d'un jour, au milieu de mes enfants, dont l'affection suffirait pour me faire oublier l'univers entier. Et cependant, en songeant à ceux qui m'ont si dédaigneusement repoussé, plus d'une fois j'ai souhaité...

Il s'arrêta. Bien que ces paroles eussent été prononcées avec l'accent de la tristesse, non de la haine, néanmoins, lady Sampson ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un officier d'une figure martiale, dont le front saignait d'une récente blessure. C'était le colonel qui seul avait survécu au combat de la journée, et qu'un émissaire du *half-cast* était parvenu à trouver. Il serra son fils dans ses bras et se jeta dans ceux de sa femme.

— Remerciez monsieur, à qui nous devons le moment de répit dont nous jouissons, dit celle-ci.

Le colonel se retourna, mais s'arrêtant brusquement :

— William ! mon frère ! dit-il.

— Votre frère ! murmura lady Sampson avec une expression d'effroi, lui qui parlait tout à l'heure... Ah ! dites-moi, monsieur, que votre pensée n'était point à la vengeance...

— A la vengeance ? dit le colonel. Se venger ! Vous venger, William ! Ah ! de moi, soit, vous en avez peut-être le droit ; mais de ma femme, mais de mon enfant !

Le *half-cast* devint tout pâle.

— C'est qu'il le croit ! s'écria-t-il, comme si un homme comme moi ne pouvait éprouver que des sentiments indignes d'un gentleman. Détrompez-vous, colonel, milady

ne m'a pas compris. Oui, j'ai voulu avoir ma revanche, et cette revanche que j'ai si ardemment souhaitée, je crois bien que je la tiens. Vous m'avez repoussé, dédaigné, méprisé, eh ! bien, tant pis pour vous ; car sans moi vous étiez tous perdus, et je vous sauve. Bonsoir, monsieur, et allez reposer en paix ; nous, nous veillerons.

Le lendemain, le colonel Sampson se promenait sur la terrasse, triste, préoccupé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, pour suivre par la pensée de son frère qui s'était montré si noble, si fier, si grand. En ce moment, un nuage de poussière lui annonça dans le lointain l'approche de quelques cavaliers lancés au galop ; il reconnaît l'uniforme anglais. C'était un détachement de la garnison la plus rapprochée qui, prévenu par William, s'approchait d'accourir.

Celui-ci accueillit les nouveaux venus avec la grandiose hospitalité de l'aristocratie britannique, mais il ne se départit pas de la flegmatique impassibilité qu'il s'était imposée, et, quand on lui parla des distinctions par lesquelles la reine ne manquerait sans doute pas de reconnaître ses services, il se borna à s'incliner « froidement ».

— Au moment où le colonel allait s'éloigner avec ses compagnons d'armes :

— William, dit-il au *half-cast*, hier soir vous avez pris sur moi l'avantage, à mon

tour de le reprendre ce matin. Le devoir m'appelle à de nouveaux combats ; je ne sais ce que l'avenir me réserve : que ferai-je de ma femme et de mon fils ? Je les laisse à votre garde, et je pars tranquille.

— C'est bien, dit simplement William.

Le terme de cette épouvantable guerre était arrivé. Le colonel, qui avait prodigué les actes du plus brillant courage, obtint de la faveur du gouverneur une distinction flatteuse pour son frère : il s'empressa de la lui apporter, mais le *half-cast* parut peu sensible à cet honneur.

— Soit, se dit-il, tu me tiens rigueur et tu as raison ; mais je saurai bien trouver le moyen de t'attendrir et de te vaincre.

La femme du colonel Sampson avait retrouvé sous les ombrages de l'habitation tout l'éclat de sa santé et de sa beauté ; elle s'était prise d'une affection passionnée pour la jeune Hindoue ; son fils avait une fraîcheur de coloris inaccoutumée, le bonheur se reflétait sur ses traits.

Un soir, ils étaient tous réunis sous la véranda et causaient du passé en se laissant bercer par les vagues harmonies des bois. Le colonel prit son fils d'une main, de l'autre le fils aîné du *half-cast*, et les tint ainsi rapprochés ; puis, s'adressant au premier :

— Georges, le temps que vous avez passé dans cette demeure ne doit jamais s'effacer de votre mémoire ; souvenez-vous que vous y avez trouvé un frère, et que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, votre cœur doit lui être toujours ouvert.

De loin comme de près, vous ne devez cesser de vous aimer, les mêmes sentiments doivent vous lier à jamais ; mes enfants, embrassez-vous.

Il se tourna alors vers le *half-cast* :

— J'ai parlé à mon fils : tiendrez-vous au vôtre un langage différent ? lui direz-vous que mes désirs ne sont pas les vôtres ?

— Non, répondit William, subjugué cette fois et ému jusqu'aux larmes, non, je ne vous démentirai pas. Qu'ils soient donc frères comme nous le sommes, et donnons leur l'exemple.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : ce fut le commencement d'une intimité que rien ne devait altérer dans la suite.

LOUIS COLLAS.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 28 aout 1879.

Adresser toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TREMPE, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 173 : MM. M. Toupin, J. Gauthier, Montréal ; M. Lalandy, New-York ; Z. Delaunais, Québec.

J. W. S., Montréal.—Merci pour vos bienveillantes communications.

Z. Delaunais, Québec.—Impossible d'acquiescer à votre demande pour le présent. Avez-vous reçu les diagrammes ?

POTTER vs. MASON.—Les dernières nouvelles concernant ce match sont : Potter gagne 3 parties, Mason 4, et 7 ont été nulles. Nous publierons sous peu quelques-unes de ces intéressantes parties.

Un match a eu lieu en Angleterre entre MM. Blackburne et Bird, pour un prix offert par les habitués du "Divan," où les parties ont été jouées. M. Blackburne est sorti vainqueur de cette lutte en gagnant 5 parties, M. Bird 2 et une a été nulle.

Les Italiens ont quatre manières de roquer, savoir : *Rocca forte*, R 1er T et T 1er F ; *Medio*, R 1er C et T 1er R ; *Larghissimo*, R 1er T et T 1er R ; *Ristretto* ou *alla Calabrista*, R 1er C ou T 1er F.

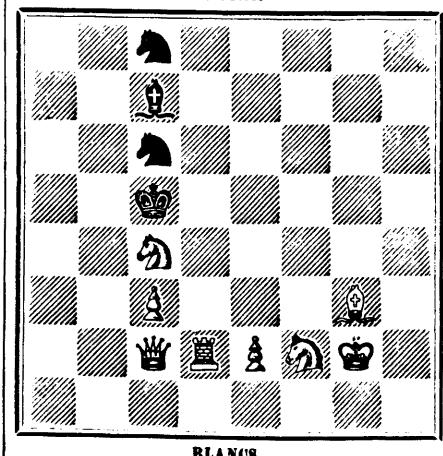
Madame Gilbert, "la Reine des Échecs," a accepté un match, par correspondance, avec Mlle Ella-M. Blake, de New-Berry, Etats-Unis, dont la réputation comme amateur d'échecs est très grande sur ce continent. Cette lutte intéressante commencera aussitôt que Mme Gilbert aura terminé plusieurs parties qu'elle joue en ce moment. La victorieuse sera le champion des échecs du beau sexe.

"NEW CHESS MAGAZINE."—Tel sera le titre d'une nouvelle revue mensuelle qui doit paraître à Londres, le 1er septembre prochain, sous l'habile direction de MM. Hoffer et Dr Zukertort. La haute réputation dont jouissent à juste titre ces messieurs est une garantie que ce journal sera de première classe, et remplira la place laissée vacante par le *Westminster Papers*. Le prix d'abonnement est de \$2.00 par année. Les envois doivent être adressés à M. Leopold Hoffer, 18, Tarviestock street, Covent Garden, Londres, Angleterre.

PROBLÈME No. 175.

LETTRE "L"

Composé par M. SCHOUMOFF.
NOIRS.



BLANUS.
Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 173.

Blancs.	Noirs.
1 T pr P	1 P pr T
2 R 7e R	2 C pr F, échec 1 2 3 4
3 R 6e R	3 C pr C, échec (a)
4 T pr C	4 R pr T
5 D 1er C R, mat.	(a) 3 C 1er D, échec
4 R 5e F	4 ?
5 Mat.	(1) 2 C 3e C R, échec
3 R 6e R	3 C pr T, échec
4 R 5e F	4 ?
5 C ou D, mat.	(2) 2 C 4e D, échec
3 F pr C	3 C 3e F ou 3e C, éch
4 R 6e D	4 ?
5 Mat.	(3) 2 F 6e T D
3 D pr C, échec	3 F 6e D (b)
4 D 1er R, échec	4 ?
5 Mat.	(b) 2 C 6e D
4 C 2e F D, échec	3 C 6e D
5 D 6e F R, mat.	4 R pr T
3 C 5e F R, échec	2 C 6e D ou 6e F
4 D pr P, échec	3 R pr T
5 F 7e D, mat.	4 R pr C

91ème PARTIE
Nous empruntons au *Canadian Spectator* la partie suivante qui a été jouée il y a quelques semaines.
Gambit Aligater-Kieseritzky.

Blancs.	Noirs.
M. J. W. SHAW.	M. O. TREMPE
1 P 4e R	1 P 4e R
2 P 4e F R	2 P pr F
3 C 3e F R	3 P 4e C D
4 P 4e T R	4 P 5e C
5 C 5e R	5 P 3e D (a)
6 C pr P F R (b)	6 R pr C
7 F 4e F, échec	7 F 3e R (c)
8 F pr F, échec	8 R pr F
9 D pr P, échec (d)	9 R 2e F
10 Roquent	10 F 3e T (e)
11 D 5e T, échec	11 R 1er F
12 P 4e D	12 D 3e F
13 P 5e R	13 D 3e C
14 D 3e F	14 P 3e F (f)
15 F pr P	15 R 2e R
16 P pr P, échec	16 R 2e D
17 F 2e T (g)	17 D 3e T
18 D 5e T	18 F 6e R, échec
19 R 1er T	19 C 3e F
20 D 3e F	20 F pr P
21 C 2e D	21 T 1er F R (h)
22 T D 1er R	22 D 4e D
23 D 3e T R, échec (i)	23 R 1er D
24 T 7e R	24 C D 2e D
25 C 4e R	25 T 1er R
26 C pr C	26 C pr G
27 T pr C	27 T pr P
28 P pr T, échec	28 R pr P
29 T 6e D	29 D 5e R
30 D 7e D, échec	30 R 1er F
31 T 6e R	31 D 4e D
32 F 6e D, échec	32 R 1er C
33 T 6e T	33 D 2e F
34 D pr D, échec	34 R pr D
35 T pr P, échec	35 R 3e R
36 F 3e T	36 P 4e C
37 P 3e F, et les Blancs gagnent avec leurs pions du côté du Roi.	

NOTES—PAR M. C. S. BAKER, Montréal.

(a) Ce mouvement est connu sous le nom de Kolisch. M. Wormald et le *Handbuch* donnent un faible résultat en faveur des Blancs. M. Gossip est d'une opinion diamétralement opposée.

(b) Cette manière de jouer le gambit ne se trouve dans aucun livre. C pr P C est le coup ordinaire.

(c) P 4e D est préférable. Les Blancs jouent F pr P, échec, R 1er C, comme dans le gambit Aligater.

(d) P 4e D était meilleur. Dans une attaque aussi violente, rien ne peut être fait sans la coopération des autres pièces.

(e) Nous eussions préféré P 4e T R ; car, si D pr P, échec, ou T pr P, échec, les Noirs répondent par C R 3e F, avec une partie dégagée.

(f) C D 3e F aurait été certainement plus fort, amenant de suite deux pièces en jeu.

(g) Pourquoi pas F 5e R ? Assurément, ce coup était plus puissant.

(h) Coup inférieur, cloquant le C et laissant la T sans appui.

(i) Peut-être que T 7e R aurait été meilleur.